

Introduction

Une sexualité libérée ?

« La sexualité est un relais dont nul système moderne de pouvoir ne peut se passer¹. »

Michel Foucault

Un jeune couple allemand est lové sur une plage (voir image 1, cahier central). La cuvette de sable qui les abrite a été décorée de fanions nazis, dont les couleurs flottent au vent. Tout semble nous signifier que l'été et la plage leur appartiennent. Un simple souvenir de vacances de deux amoureux ?

Il ne faut pas s'y laisser tromper. Le fait que la photographie soit en couleur, mais aussi la qualité de la prise de vue plongeante ou encore la clarté du motif sont autant d'indices qui laissent penser que nous avons affaire à une image produite pour le compte de la propagande officielle du régime national-socialiste². Si nous ne connaissons pas l'auteur de cette photographie, nous ignorons également la date exacte où elle a été prise, ainsi que le support originel où elle a été publiée. Le cliché se retrouva par la suite dans les archives du magazine hebdomadaire ouest-allemand *Quick*, connu pour avoir fait travailler après la guerre beaucoup d'anciens photographes et journalistes de la Compagnie de propagande, l'unité de presse attachée à la Wehrmacht. Ainsi, son auteur pourrait être Hanns Hubmann (1910-1996), l'un des principaux photojournalistes du régime nazi qui, comme bien d'autres, poursuivit sa carrière en Allemagne de l'Ouest : il cofonda notamment cette revue illustrée populaire, où l'ancienne secrétaire d'Adolf Hitler, Traudl Junge, travailla comme secrétaire en chef³.

Le cliché a acquis récemment une certaine notoriété. Repéré dans les archives par l'historien de la photographie Klaus Hesse, qui le date de 1939, il figure dans l'exposition permanente du centre de documentation Topographie de la terreur, inauguré à Berlin en 2010⁴. Depuis, l'image a gagné le statut d'icône : elle est parmi les plus photographiées dans l'exposition et décore plusieurs couvertures de livres d'histoire⁵. Sans négliger l'importance de la datation pour sa compréhension, ce qui nous intéresse surtout ici est la richesse de son contenu⁶.

Les photographies possèdent rarement un message univoque, mais celle-ci est particulièrement difficile à lire, souligne Elizabeth Harvey⁷. C'est d'abord sa composition, inhabituelle, qui intrigue l'historienne britannique : le couple, au centre, est photographié à l'envers, ce qui attire l'attention sur l'espace qui les entoure. La codification des corps est également remarquable : les cheveux de la femme, plus foncés que ceux de l'homme, sont coupés court et c'est elle qui paraît la plus active au sein du couple, souriant et chuchotant à l'oreille de son partenaire, dont le visage est caché. Mais ce qui est peut-être le plus frappant est que les sexes ne sont pas opposés ; au contraire, la gestuelle et l'habillement, ainsi que le souligne Elizabeth Harvey, semblent indiquer une vraie complicité entre l'homme et la femme. Les deux tourtereaux incarneraient-ils une union hétérosexuelle moderne ?

Ce couple amoureux soulève ainsi la question de la subjectivité du regard. La force de cette image réside précisément dans sa capacité de suggestion, sexuelle et esthétique, ainsi que dans sa charge émotionnelle polyvalente. C'est justement le côté intime, spontané, combiné à une mise en scène soignée qui en brouille la lecture. Cette photo véhicule l'idée de vacances, mais ce couple beau et libre transmet un message résolument politique : dans ce monde national-socialiste, le temps n'est plus à la pruderie ni à la bigoterie. Les jeunes Allemand·es sont incité·es à rompre avec les mœurs bourgeoises et chrétiennes de leurs parents pour suivre de nouvelles voies. Dans cette veine, cette jeune femme et ce jeune homme qui se sont aisément approprié l'espace qui les entoure sont bien placés pour incarner une ère nouvelle, celle du « Troisième Reich » qui va envahir l'Europe à partir de septembre 1939. Dès lors, ce ne sont pas seulement l'été et la plage qui appartiennent aux amoureux, mais le futur et l'Europe entière.

Ainsi, cette photographie révèle un des moteurs principaux de la propagande nazie : insuffler un désir de liberté individuelle et de

renouveau sociétal selon des critères racistes et colonialistes. Objectif qui a fait de la sexualité et de l'intime un enjeu politique majeur.

La politisation des désirs en Allemagne

Tout au long du *xx*^e siècle, la sexualité a été un terrain d'affrontement privilégié entre État et citoyen. À tel point que l'historienne américaine Dagmar Herzog a fait du *xx*^e le « siècle du sexe⁸ ». Les historiennes féministes ont mis l'accent sur l'étendue des reconfigurations des relations sociales de genre entre femmes et hommes durant cette période⁹. Marquée par deux guerres mondiales et l'alternance de phases de conflit et de sortie de guerre, la première moitié du *xx*^e siècle a particulièrement bouleversé les relations de genre, qui ont oscillé entre expérimentation, émancipation, violence et misère sexuelle¹⁰. Cependant, peu de régimes et peu de sociétés sont allés aussi loin que le national-socialisme dans l'ingérence dans l'intimité des individus. Entre 1933 et 1945, la sexualité a représenté en Allemagne un enjeu éminemment politique. Dans ce champ se négociait la relation entre, d'une part, les citoyen·nes, leur intime quotidien et désir sexuel et, d'autre part, les intérêts idéologiques du régime, notamment ses politiques de reproduction¹¹. Les relations sexuelles devinrent dès lors l'un des lieux privilégiés de l'exclusion et de l'inclusion par rapport à la communauté nationale, définie par des critères raciaux et eugéniques.

Dagmar Herzog ne fut pas la première à défricher ce terrain, mais ses travaux sont certainement parmi les plus audacieux et innovants. Partant d'une étude des mouvements étudiants de gauche dans la République fédérale d'Allemagne, l'historienne américaine a élargi sa recherche pour enquêter sur la construction de la mémoire du nazisme, de fait étroitement liée à la mémoire de la sexualité sous le nazisme. Durant l'après-guerre, de nombreux acteurs, comme les Églises catholique et protestante mais aussi la classe politique, prirent résolument leurs distances avec la sexualité nationale-socialiste, considérée comme trop libertine et débridée, pour faire montre de leur antifascisme et se construire une nouvelle identité, démocratique et sexuellement conservatrice. Selon Dagmar Herzog, ces personnes et institutions instrumentalisèrent adroitement le sujet de la sexualité pour ne pas aborder la question des crimes qui se posait depuis 1945¹².

Dans les années 1950, la société ouest-allemande majoritaire s'orienta vers les valeurs chrétiennes traditionnelles, tout en s'inspirant du modèle familial états-unien¹³. Qui plus est, dans la conscience publique et la mémoire s'installa le lieu commun selon lequel le nazisme n'aurait laissé aucune capacité d'agir ou marge de manœuvre aux citoyen·nes¹⁴. Ce n'est qu'à la fin des années 1960 qu'une génération contestataire ayant grandi dans les années 1950 accusa, en revisitant notamment les œuvres de Wilhelm Reich (1897-1956), la génération de ses parents, largement impliquée dans la guerre et le nazisme, de puritanisme et de fascisme. Dans les cercles politisés de la nouvelle gauche se cristallisa l'idée selon laquelle le nazisme était un régime sexuellement hostile et répressif, et que l'inhibition sexuelle avait justement été l'une des causes majeures du fascisme et de ses crimes. Non seulement Dagmar Herzog pointe le fait que la génération de la « libération sexuelle » a confondu les années de sa propre enfance avec les années de jeunesse de ses parents ; elle insiste également sur le fait que l'Allemagne nazie fut un lieu à la fois de répression et de liberté sexuelle¹⁵.

Certes, pour consolider son pouvoir, le nazisme sut satisfaire, dès les années 1930, les attentes d'un électorat conservateur – qui allait par la suite l'aider dans son ascension – en se distinguant nettement de la politique sexuelle de la République de Weimar, progressive à plus d'un titre¹⁶. Pour la première fois alors, l'éducation sexuelle proposée dans les cliniques de consultation installées dans les grandes villes, le mouvement de libération homosexuelle lancé par Magnus Hirschfeld et son Institut de sexologie à Berlin, mais aussi les campagnes pour la légalisation de l'avortement criminalisé par le paragraphe 218 avaient atteint un public de masse, soulevant un tollé dans le camp bourgeois traditionaliste, proche des Églises¹⁷. Dans le sillage de cet affrontement, le parti nazi sous Weimar afficha sa volonté de « restaurer l'ordre » et d'instaurer à nouveau une politique conservatrice de la famille et du mariage¹⁸. Et, une fois au pouvoir, le régime national-socialiste forgea les bases de sa politique de surveillance, de sélection et de meurtre : lois sur la stérilisation forcée de 1933, lois de Nuremberg ou introduction d'un certificat prénuptial sur des bases eugéniques et racistes en 1935.

Qualifié pendant des décennies de répressif envers les femmes et d'hostile au sexe, le nazisme se servit pourtant adroitement de la sexualité, notamment en encourageant tous ceux et toutes celles qui se trouvaient dans la norme à vivre une « hétérosexualité ludique

et sensuelle¹⁹ ». Plus encore, le nazisme en guerre offrit à une large majorité d'Allemand·es et d'Autrichien·nes une relative liberté dans l'hétérosexualité, tolérant les relations prémaritales, acceptant les enfants illégitimes et encourageant les hommes à avoir des relations extramaritales, y compris procréatives²⁰. Le but principal du régime n'était donc pas tant de réprimer la sexualité que de la *réinventer* selon un agenda raciste, élitiste et homophobe, comme un privilège pour les membres de la communauté nationale dite du peuple-race. L'historienne française Claire Andrieu traduit ainsi le terme allemand *Volkgemeinschaft* (« communauté du peuple »), soulignant par là l'aspect raciste et nazi du concept, qui se perd sinon en français²¹.

Cette prétendue Communauté du peuple-race, argumentent certains historiens comme Frank Bajohr et Michael Wildt, était certes une construction politique, un slogan de propagande et une terminologie présente dans les sources et éloignée de la réalité ; mais elle était aussi une expérience concrète et une réalité sociale dans une société nazie fondée sur la tension permanente entre exclusion et inclusion²². Si la valeur analytique du concept reste disputée et discutée parmi les historien·nes outre-Rhin et que certain·es critiquent notamment la portée euphémique de cette terminologie nazie²³, nous y voyons pour notre part un outil heuristique utile pour appréhender la société nazie. Notamment en histoire du genre²⁴, ce concept nazi permet de saisir deux des caractéristiques constitutives du national-socialisme, outre le racisme : l'hétéronormativité et le biologisme héréditaire.

L'idéologie de la *Volkgemeinschaft* invoquait une communauté en lutte permanente contre des « ennemis », intérieurs et extérieurs, du peuple²⁵, accordant privilèges et pouvoirs à ses membres et excluant, opprimant et persécutant ceux et celles qu'elle considérait comme « étrangers » ou « sans valeur ». À une échelle personnelle et intime, le nazisme était « tout à la fois affaire de haine et d'angoisse, [...] mais il est aussi affaire d'espérance, de joie, de ferveur et d'utopie²⁶ », rappelle à juste titre Christian Ingrao. C'est là que résidait son versant motivant.

L'intime, utilisé souvent comme synonyme de vie privée, comme marqueur du familier et de l'ordinaire, a longtemps été dépolitisé par le modernisme bourgeois, mais aussi par la recherche. En revanche, si l'on comprend l'intime comme la cellule élémentaire de l'organisme social, ainsi que le propose la sociologue Eva Illouz²⁷, il apparaît

vite qu'il occupe une place essentielle dans les perceptions et les politiques des dirigeants. Étroitement lié à la sexualité, à la nudité, aux émotions et aux désirs, l'intime donne à voir ce que l'historienne américaine Ann Laura Stoler appelle la « logique affective » de la politique²⁸. La portée politique de l'intime sous le nazisme invite ainsi à scruter la politisation à l'échelle locale et privée pour observer « au ras du sol » une société raciste en permanente construction, mais aussi pour interroger les croyances populaires qui ont perduré bien au-delà de 1945.

« Sexualité » est un terme tout aussi ambigu, puisque le « sexe » ne se réfère pas uniquement à une activité (avoir une relation sexuelle), mais également à une distinction anatomique entre féminin et masculin (avoir un sexe)²⁹. La sexualité englobe donc à la fois des désirs sexuels et des êtres sexués, et permet ainsi d'aborder bien d'autres choses que le sexe. Conçue dans une perspective foucaldienne comme un champ de force dynamique et un dispositif de pouvoir, elle permet de saisir *pourquoi* et *comment* une société ou un groupe, à un moment donné, encourage ou stigmatise certains comportements³⁰. Car la sexualité n'est jamais *donnée* : elle a une histoire et elle s'inscrit dans un cadre social et politique précis. Dès lors, la sexualité sous le nazisme pose, tant du point de vue du pouvoir étatique que de celui des pratiques citoyennes, une question simple et radicale : quelle société veut-on *être*, voire quelle société veut-on *devenir* ?

La constitution d'une société nazie procédait, nous l'avons dit, d'une volonté nette de « faire le tri » par double mouvement d'exclusion et d'inclusion : la stigmatisation, la mise à l'écart, puis le meurtre systématique des groupes ou individus jugés « inaptes » d'une part, la valorisation et la promotion des personnes présentant les caractéristiques considérées comme « conformes » d'autre part. Les historien·nes se sont concentré·es longtemps sur l'univers des SS et des hauts dirigeants du parti national-socialiste³¹. Ici nous nous intéresserons aux pratiques quotidiennes des individus « ordinaires » pour scruter leur hétérosexualité dans sa complexité et son ambiguïté. Il s'agit donc d'une lecture matérialiste de l'idéologie, afin d'interroger la portée concrète de l'utopie.

Certes, explorer les aspects plaisants et motivants du régime nazi ne va pas de soi, surtout si l'on prend en compte les millions de personnes persécutées, victimes des politiques eugénistes, homophobes et racistes³². Et il n'est pas question de nier le caractère deshumanisant

et destructeur de la politique sexuelle nationale-socialiste ou d'oublier les souffrances qu'elle a causées. Mais la sexualité dite « inclusive » a représenté un aspect majeur de la mobilisation politique. Sans elle, comme nous allons le montrer, la consolidation de la domination nationale-socialiste ne se serait pas déroulée de manière aussi efficace. La division binaire entre les *exclues* de la société nationale-socialiste et les *inclues* produisit une dialectique complexe et ambivalente qui ne se résume justement pas à une simple répression. Après tout, « les relations de pouvoir sont, avant tout, productives », rappelait Michel Foucault, « l'interdit, le refus, la prohibition, loin d'être les formes essentielles du pouvoir, n'en sont que les limites, les formes frustes ou extrêmes³³ ». Appliqué au nazisme, cela signifie que la représentation réductrice d'une sexualité surveillée, opprimée et disciplinée par le pouvoir central, qui a longtemps dominé dans l'historiographie, oublie les effets « positifs » qui ont pu émerger du jeu de pouvoir complexe tel qu'il s'est déployé dans la réalité vécue au quotidien par les acteur·rices³⁴.

Ainsi, il faudra toujours nous demander pour qui et au nom de quoi cette politique sexuelle fut répressive ? Qui en profitait et comment ? En nous concentrant principalement sur la société allemande majoritaire – c'est-à-dire la société « aryenne » et hétérosexuelle –, nous saisirons sous un angle nouveau les dynamiques et les moteurs qui forgèrent une société ségrégationniste, violente et radicale : quel rôle la sexualité joua-t-elle dans la mise en place du nazisme et la concrétisation de sa politique meurtrière ? Comment s'enchevêtrèrent sexualité, société, liens familiaux et relations de genre dans le contexte d'une dictature fasciste et, plus tard, d'une guerre totale ? Qu'est-ce qui rendit le nazisme si attractif pour des dizaines de millions de femmes et d'hommes ? Et surtout : comment expliquer leur engagement ? Comment ces individus « ordinaires » ont-ils pu soutenir par le bas les politiques de ce régime autoritaire ?

Une des hypothèses clés de cette étude est que la quête de satisfaction personnelle, qu'il s'agisse d'aventures à forte charge érotique, d'épanouissement professionnel dans les organisations nazies renforcé par les liens affectifs de l'entre-soi féminin ou masculin, ou de l'intimité de la vie conjugale, contribue à la cohésion interne de la communauté nationale mobilisée.

Creuser le sens politique du quotidien

La sexualité comme champ de pouvoir où se sont construites une société nazie et une communauté ethnique se décline sur trois niveaux : dans la relation entre État et individu, dans l'idéologie, dans les relations de couple concrètes à l'échelle individuelle. L'intime, revendiqué dans le titre de cet ouvrage, a ici un double sens : l'intimité sexuelle des acteur·rices historiques et leur vie privée ordinaire. La perspective d'une histoire du quotidien (*Alltagsgeschichte*) que nous adoptons ici ne relève pas uniquement d'une approche microhistorique par le bas. Constituée en Allemagne dans les années 1980 autour de la figure d'Alf Lüdtke comme un contre-courant de l'histoire sociale allemande structurelle, qui pensait la société et l'État par le haut et dans la longue durée, l'histoire du quotidien s'est davantage intéressée aux deux dictatures allemandes – fasciste et communiste – en développant sa propre théorie de la « domination comme pratique sociale³⁵ ». Ce faisant, elle cherche à comprendre comment les « petites gens » s'octroient des marges de manœuvre et d'action en contexte contraint au quotidien. Ce qui caractérise la *Alltagsgeschichte* est l'importance qu'elle accorde aux relations de pouvoir de proximité et aux rapports de forces quotidiens, qui échappent trop souvent à la perspective en plongée. Soucieuse des « constructions de sens » (Michel de Certeau) et des « appropriations » concrètes (Alf Lüdtke) par ceux et celles qui *vivent* et *font* l'histoire, elle permet justement d'observer les relations interpersonnelles des individus ordinaires dans leurs multiples implications politiques, et d'atteindre par là les réalités sociales et politiques vécues sous la dictature nazie³⁶.

Le quotidien comprend aussi bien le travail, les loisirs, les lieux de vie, les habitudes alimentaires que, bien sûr, la sexualité. En effet, il ne désigne pas une simple routine, mais renvoie plutôt aux cadres institutionnels et à la réalité de l'expérience vécue par les membres d'une société, en l'occurrence nazie. Une réalité que ces femmes et hommes allemand·es et autrichien·nes interprètent sans cesse, en la confirmant, contestant ou la mettant en scène à leur tour³⁷. Cette transformation de la réalité par les acteur·rices historiques intègre ainsi l'appropriation (*Aneignung*) et le quant-à-soi (*Eigensinn*), concepts forgés par Alf Lüdtke pour les historien·nes afin d'expliquer et de comprendre les comportements sociaux en situation d'interaction³⁸. Mais l'histoire du

quotidien nous invite également à placer les individus ordinaires dans un « champ de force » et de penser les relations sociales comme des relations de pouvoir qui, comme le dit Foucault, « n'existe[nt] qu'en acte³⁹ » et ne peuvent donc jamais être définitives. Pour les acteur·rices historiques vivant sous l'égide nationale-socialiste que nous allons rencontrer dans ce livre, agir en dehors ou au-delà de ce champ de pouvoir était tout simplement impossible. Dès lors, la société nazie, loin d'être un corps unitaire, correspondait beaucoup plus à une formation dynamique où le pouvoir politique se trouvait à tout niveau et à toute échelle sans cesse renouvelé, affirmé et (re)négocié⁴⁰.

Une telle approche met en valeur l'hétérogénéité des expériences des acteur·rices et souligne les relations protéiformes entre individus ou groupes et institutions étatiques. Il s'agit donc non d'analyser le pouvoir nazi du point de vue de sa rationalité interne et statique, mais de le penser comme une pratique sociale⁴¹. Dans la vie de tous les jours, l'affiliation politique se joue dans des petits gestes, des regards, des paroles et des rituels banals. Ainsi, l'histoire du quotidien questionne ici les évidences trop apparentes et tente d'appréhender les modes d'expérience des Allemand·es et Autrichien·es ordinaires dans toute leur complexité pour saisir comment et pourquoi ces femmes et ces hommes à la fois se sentirent autorisé·es à exercer une discrimination croissante (boycotts, railleries, mises au pilori, violences physiques, viols) à l'encontre des exclu·es et développèrent pour eux ou elles-mêmes un sens fort et revigorant de la communauté⁴². Comment expliquer autrement le fait que nombre de ces actes aient été issus de dynamiques situationnelles dépassant par moment jusqu'aux attentes du régime ?

C'est ici que l'histoire du genre, qui, selon l'historienne américaine Joan Scott, scrute les « rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes pour identifier les rapports de pouvoir », se révèle incontournable⁴³. Relationnel, multidimensionnel et intersectionnel, le prisme du genre permet d'associer plusieurs types de discrimination : domination des hommes sur les femmes, domination de certains hommes sur d'autres hommes, mais aussi rapports de domination sociale et rapports de domination raciale, comme l'ont proposé notamment les travaux pionniers de la sociologue australienne Raewyn Connell⁴⁴. Tributaire de la théorie féministe, l'histoire du genre ne peut ainsi plus faire aujourd'hui l'économie d'une réflexion concomitante sur les conditions féminines *et* masculines⁴⁵. Pour reprendre la formule

de l'historienne Anne-Marie Sohn, il n'est plus possible de faire une histoire sans les hommes⁴⁶.

Mais quel rapport avec la société nationale-socialiste, serait-on tenté de demander ? Une histoire du genre *relationnelle* qui explore les constructions genrées et les rapports sociaux entre femmes et hommes membres de ce qu'on peut définir comme une société nazie permet précisément d'étudier la variabilité des constructions tant du féminin que du masculin national-e-socialiste et de saisir le caractère inégal, asymétrique et dispersé des relations de pouvoir⁴⁷. Si les historien·nes français·es de l'Allemagne nazie ont étudié les « managers du génocide⁴⁸ », hauts fonctionnaires dans des positions dominantes ou exécuteurs de la violence génocidaire⁴⁹, peu s'intéressent aux personnes subordonnées et encore moins appréhendent le nazisme au prisme de l'histoire du genre⁵⁰. Or, dans le cas d'une société ségréguée comme celle du national-socialisme, cette approche permet de différencier les processus de hiérarchisation, de normalisation et de marginalisation, et de penser ensemble le culturel, le social et le politique.

Dans cette veine, ce travail propose de prendre la sexualité et le genre comme outils analytiques pour étudier pourquoi le nazisme eut un tel succès chez les Allemand·es et Autrichien·nes ordinaires, et une telle influence sur leur existence. Il s'agit d'explorer empiriquement les pratiques culturelles et sociales des masculinités et des féminités allemandes et autrichiennes divergentes et hétéroclites afin de comprendre « la réalité désordonnée⁵¹ » de leurs vies.

Une histoire incarnée pour comprendre la réalité désordonnée sous le nazisme

Dans une perspective d'histoire du quotidien, l'enjeu n'est pas ici de proposer une histoire « totale » de la sexualité sous le nazisme mais, au contraire, d'étudier, à l'aune de quelques cas significatifs, la *réalité vécue* de femmes et d'hommes défini·es comme des Allemand·es, c'est-à-dire des individus répondant à des normes sociales, genrées et raciales multiples : ni juifs, ni tsiganes, ni handicapés physiques, ni désocialisés par la pauvreté ou leur orientation sexuelle, également en bonne santé et bon état mental. Le but est de déployer l'Allemagne des « insiders » ordinaires, de ceux et celles qui se conforment au nouvel ordre politique et moral, que ce soit par conviction ou, simplement, par opportunisme.

Pour donner à voir une histoire « incarnée » de la société majoritaire, chaque chapitre procède par des sondages singuliers, appuyés sur des types de sources variés, qu'il s'agisse de documents personnels comme des journaux intimes, des lettres ou des albums photographiques, de comédies romantiques, de magazines populaires discutant d'affaires de vie privée ou encore de procès-verbaux de tribunaux, d'archives officielles d'administrations publiques ou de photographies de propagande.

Proposant aux lecteur·rices une plongée dans des sujets très divers, nous abordons des univers très contrastés : de la propagande eugéniste et raciale imposée aux mères et femmes enceintes par la Ligue des femmes nationales-socialistes et son école de la maternité du Reich (chapitre 1) aux vies conjugales insatisfaisantes des couples de la campagne autrichienne dévoilées par les procédures de divorce (chapitre 2). Pour les années de guerre, nous suivons de près les carrières de jeunes Autrichiennes qui vivaient leur service de guerre comme une période de plaisir et d'épanouissement personnel (chapitre 3), puis abordons le romantisme « glamour » et la vitalité pleine de charme des films d'aviateurs nazis, comédies romantiques populaires qui séduisirent des millions de spectateur·rices (chapitre 4), pour finir par les débordements de violence militaire masculine en Europe occupée (chapitre 5). Enfin, pour la période d'après-guerre, nous intéressent l'univers chaotique et parfois scabreux des Allemandes dans la zone américaine d'occupation, agents et objets de troc et d'exploitation sexuels (chapitre 6) ainsi que les angoisses exprimées en public et en privé par les hommes allemands et autrichiens concernant leur sexualité et leur identité masculine (chapitre 7).

Nous adoptons ainsi une périodisation (1930-1950) atypique et un cadre géographique singulier qui inclut l'Autriche, trop fréquemment ignorée dans les études sur le Reich en guerre. Considérant que la majorité de la population autrichienne était membre à part entière de la communauté raciale nazie et qu'il n'y a donc aucune raison de séparer ces deux sociétés, qui s'engagent entre 1938 et 1945 dans un destin commun, nous abordons les acteur·rices allemand·es et autrichien·nes dans une perspective transversale. Tout en nous concentrant sur la société nationale-socialiste, nous étudions également les années qui précèdent les élections du 30 janvier 1933, marquées par la crise économique et le chômage de masse. Dans la même optique, ce livre ne se termine pas avec l'armistice de mai 1945, mais se poursuit jusqu'en 1951, considérant que les années d'après-guerre offrent l'occasion

d'étudier la transformation de la communauté nationale-socialiste en une société libérale et démocratique⁵². Cette grille élargie nous permet d'observer les continuités et les ruptures non seulement en matière de configuration des couples et de reconstruction des vies sexuelles postdictatoriales, mais aussi concernant la longévité des expériences et des idées nationales-socialistes.

Débordant, donc, des limites strictes de l'ère nazie, le présent livre passe en revue différents thèmes jugés constitutifs du national-socialisme : la maternité et le divorce sous le primat de l'hygiène raciale et eugénique ; la promotion sociale des femmes allemandes et autrichiennes membres de la société nazie sur des critères racistes, mais aussi la violence sexuelle conquérante de l'armée allemande, ainsi que l'image des jeunes femmes et soldats allemand·es dans les grands succès cinématographiques nazis ; puis, après la guerre, la lutte contre les maladies sexuellement transmissibles dans la zone d'occupation américaine en Allemagne et les masculinités nazies en difficulté.

Les sept chapitres, qui opèrent par une technique de « zoom », ont certes des liens entre eux, mais ils ne constituent pas un récit linéaire et ne se veulent pas une histoire générale de la sexualité sous le nazisme. Il s'agit ici d'un choix assumé : celui de ne pas faire une synthèse ou un « grand récit », mais de prendre pour angle principal d'approche la subjectivité des acteur·rices historiques. En creusant le sens politique de l'intime, nous avons voulu appréhender la manière dont les individus se sont approprié l'idéologie nazie au pouvoir en agissant avec imagination et astuce. Bref, l'optique resserrée fait apparaître les appropriations ordinaires du politique « par le bas⁵³ ».

Alors qu'en microsociologie la question de la représentativité ne se pose guère, les historien·nes ont toujours du mal à accepter une histoire sociale et culturelle fragmentée, qualitative et réflexive. Notre suite de tableaux ne peut évidemment suggérer une quelconque complétude, et nous assumons pleinement le caractère fragmentaire des sources. Nos carottages profonds – pour employer le vocabulaire du géologue – permettent, en revanche, d'appréhender certains traits essentiels du nazisme, d'autant plus que nous nous inscrivons dans une historiographie dense. Tous les chapitres s'insèrent dans un champ historiographique déjà défriché et en constante évolution, auquel les études de cas présentées ici apportent de nouveaux éclairages par leur caractère résolument incarné.

En nous concentrant davantage sur les femmes et hommes allemandes et autrichiennes nées entre 1919 et 1925, nous nous intéressons à des tranches d'âge longtemps délaissées par l'historiographie. Sans avoir participé directement à la Première Guerre mondiale – qui les a touchées uniquement par ouï-dire et par le truchement de la mémoire familiale –, ces cohortes sont socialisées sous le « Troisième Reich ». Certes, les jeunes femmes et les jeunes hommes que nous allons suivre n'atteignirent pas des postes de commandement ou de hautes responsabilités. Mais appelés à servir, fidèlement ou parfois à contrecœur, le drapeau nazi, ces jeunes devinrent les exécutants des projets politiques qui aboutirent au génocide⁵⁴, tandis que leurs camarades de classe mobilisées pour remplacer les hommes sur les lieux de travail contribuèrent à assurer la bonne marche de la société de production allemande durant la guerre⁵⁵. Le nazisme, et notamment le nazisme en guerre, offrit à ces jeunes gens de nouvelles perspectives qui leur permirent d'explorer des libertés, notamment sexuelles, en même temps qu'ils demeuraient l'objet des contrôles requis par le nouvel ordre nazi. Enfin, n'oublions pas que ces mêmes femmes et hommes reconstruiront après la guerre leurs pays en ruine et deviendront, par la suite, les parents de la « génération 68 » qui, en Allemagne de l'Ouest et en Autriche, ouvrit un premier débat controversé sur le nazisme et contesta, justement, la génération des parents⁵⁶.

Autant de raisons de s'intéresser à cette classe d'âge : celle qui vécut et incarna deux moments importants de transition politique – 1933 et 1945 –, en particulier sur les plans politique et sexuel.